
Référence à la terre et appartenance religieuse

Nanna Sabine, kabyle et chrétienne

Sadia Messaoui-Barèche

Ce mardi 28 mai 1996, jour de Achoura 1471, quelle coïncidence! Une manifestation est prévue sur le Parvis des Droits de l'Homme à la mémoire des sept moines trappistes du monastère de Tibehrine assassinés en Algérie.

Je me proposais d'y participer comme je le fais discrètement mais systématiquement chaque fois que l'Algérie est à l'ordre du jour. Et puis, je me suis ravisée à cause de l'utilisation médiatique que l'on fait de tous ces drames qui endeuillent l'Algérie depuis plus de six ans maintenant, et que l'on s'empresse d'oublier sitôt l'écran éteint en attendant le prochain scoop.

J'ai donc préparé prosaïquement le repas traditionnel de Taacurt, c'est-à-dire du couscous aux légumes secs et à la viande salée et séchée provenant en principe du mouton de l'Aïd, en pensant que je pouvais peut-être apporter ma contribution à cette protestation sous une autre forme: *témoigner* d'une cohabitation harmonieuse avec les chrétiens qui furent les voisins de ma famille pendant plus d'un demi-siècle à une époque où la sérénité des croyants "maraboutistes" ou "oulémistes" l'emportait sur le fanatisme des islamistes. Des chrétiens d'origines diverses, je tiens à le souligner, car on tait trop souvent, ou on préfère oublier, une réalité qui apparemment n'a pas l'heur de plaire: il y a en Algérie des chrétiens "autochtones" et notamment des kabyles chrétiens.

Je me souviens plus particulièrement de *Nanna Sabine*, infirmière au dispensaire ouvert, en même temps qu'un ouvroir, par des religieuses catholiques en face de chez nous. Ces lieux étaient pris d'assaut trois fois par semaine aux aurores, par une population démunie, presque

Hiver 1996-1997

exclusivement féminine qui ne pouvait s'offrir le luxe d'une visite chez le médecin même quand la vie d'un enfant était en danger, ce qui était souvent le cas faute de moyens permettant d'observer les règles élémentaires d'hygiène du nourrisson et à cause d'une malnutrition généralisée en cette période confuse d'après guerre mondiale.

Durant toute mon enfance, trois fois par semaine, le brouhaha de cette foule a remplacé pour moi le réveil, et l'appel du muezzin pour les membres de ma famille concernés par la prière du *fadjr*. Trois fois par semaine, les fenêtres de la maison ouvraient sur le spectacle de ces femmes dans le désarroi, venues chercher pour certaines le moyen de sauver une vie, pour d'autres l'espoir de l'améliorer en gagnant quelque argent par la vente d'objets en vannerie qu'elles confectionnaient et qu'elles ne pouvaient vendre sur le marché qui leur était inaccessible. Le souk était le lieu privilégié de rencontres et d'échanges entre les hommes, et le travail des femmes y était hypocritement nié alors que nombre d'activités génératrices de revenus, le tissage, la vannerie et la poterie notamment étaient et sont encore des activités exclusivement féminines.

Nanna Sabine, le nom à lui seul est un programme! *Nanna* est le terme utilisé en Kabylie pour appeler les tantes paternelles, les sœurs aînées et, par extension et respect, toutes les femmes plus âgées que soi.

Nanna, parce qu'il ne lui serait jamais venu à l'esprit, elle qui avait fréquenté l'école française, que l'on pouvait s'adresser à ses compatriotes autrement que dans leur langue, émaillée la plupart du temps d'expressions ou de proverbes utilisés couramment par les femmes et qui reflétaient plus souvent que leur bonheur, leur soumission et leur désarroi. A l'une d'elles qui lui disait, résignée: "*tura mi thud af llas, kulci bnigh fellas*" (maintenant que tout s'écroule, je m'attends à tout) ou bien "*abrid-a qedâgh layas*" (cette fois, j'ai fini d'espérer), je l'ai entendue répondre: "*Ulac ttejra ur ihuz wadhu*" (il n'y a pas d'arbre que le vent n'ait secoué un jour). Elle hochait également la tête en signe d'approbation en direction de celles qui, pour s'aider à supporter leur fardeau, affirmaient que "*toute chose vient de Dieu et rien ne se fait en dehors de sa volonté*".

Nanna, parce qu'elle n'imaginait pas que l'on puisse s'habiller autrement qu'eux. Son éternelle robe kabyle était en cotonnade fleurie mais discrète, dans des tons bruns qui tranchaient à la fois avec la vivacité des couleurs portées par les femmes qui venaient la consulter et le classicisme des robes portées par les quelques femmes, européennes pour la plupart, autorisées à circuler au centre ville ou "*biladje*" comme on disait communément. Une large ceinture rouge, typique de la région des Aït Aïssi dont elle était originaire, soutenait sa colonne vertébrale plus qu'elle n'ornait son vêtement et lui permettait de maintenir à longueur de journée le rythme de fourmi laborieuse qui était le sien.

Nanna, enfin parce qu'issue de la même terre de misère qu'était cette région à l'époque, elle comprenait pourquoi les femmes réclamaient

souvent des injections en dehors de toute logique médicale, en sachant que personne dans leur entourage ne pouvait les leur administrer. C'était le prétexte idéal saisi par celles qui vivaient dans les villages environnants, pour passer quelques jours en ville chez leurs proches, parents ou alliés privilégiés, où elles pouvaient apprécier les bienfaits d'une nourriture généralement plus copieuse et plus équilibrée que celle qui constituait leur quotidien, et surtout un repos réparateur avant d'affronter de nouveau un rythme de travail à peine plus enviable que celui de leur bête de somme, pour celles qui en avaient.

Nanna c'était cela, la référence à la même terre. Sabine était son prénom de baptême. Il ne choquait ni n'étonnait nullement toutes celles et ceux, musulmans en majorité, qui la saluaient au passage. Les Djedjiga-Rose, Tassadit-Simone ou Ferroudja Marie-Louise appartenaient à l'origine au même groupe et partageaient le même destin.

Statutairement, elles étaient certes sorties du clan pour avoir choisi la confession chrétienne, mais l'amalgame chrétienté=colonisation ne s'appliquait pas à leur égard en ce temps de revendication nationaliste où l'indépendance du pays impliquait une victoire de l'islam. Elles baignaient dans un environnement de valeurs et d'attitudes tribales identiques et si profondément ancrées qu'elles ne pourront jamais y échapper totalement. Ethniquement et culturellement, cette communauté chrétienne à laquelle elles appartenaient était d'abord kabyle et se réclamait de saint Augustin. Cette affiliation ne s'est d'ailleurs pas démentie dans l'exil puisque c'est en l'église Saint Augustin à Paris que se tiennent aujourd'hui ses grands rassemblements. En tant que telle, elle était censée adhérer aux objectifs du moment qui étaient ceux de l'immense majorité du peuple algérien: l'indépendance. L'histoire confirmera cette conviction puisqu'un certain nombre de hauts dignitaires de l'Algérie indépendante seront issus de cette communauté.

Des données concrètes qui constituent l'identité ou du choix de la religion chrétienne fait par cette minorité que retenait le voisin musulman? La référence à la terre était-elle plus forte que l'appartenance à la religion?

Certainement pour ceux, nombreux, dont la pratique religieuse se limitait à une vague observance de préceptes enseignés par le marabout influent de la région. Pour les pratiquants de tendance "oulémiste", fort bien représentés dans les grosses bourgades de Kabylie bien que les spécialistes de l'histoire de l'Algérie aient voulu en faire une tendance typiquement citadine et bourgeoise, le principe du "*lakum dinukum wa liya dini*" (A vous votre religion, à moi la mienne) s'appliquait bien sûr, mais il n'excluait pas des rapports de confiance et de bon voisinage qui se manifestaient jusque sous forme de présence à des événements tels que la naissance et la mort où la condition religieuse se vit dans toute sa profondeur.

Je m'en souviens aujourd'hui parce que les médias parlent de guerre de religion lorsqu'ils évoquent la situation actuelle en Algérie; parce que des hommes et des femmes, chrétiens et musulmans, sont assassinés au nom d'un Islam qui, en d'autres temps, a su mettre en avant des valeurs de fraternité et de concorde; parce que la passion est toujours le signe de grandes questions non résolues.

Certes, l'histoire des religions à travers les siècles est une histoire de séparations, d'exclusions, d'excommunications, bien que l'universalité et l'amour du prochain soient l'objectif proclamé de tous les prêches. Mais les spécialistes s'accordent à dire qu'on en arrive à ces extrêmes à chaque fois que le politique l'emporte sur le religieux.

Pour ma part, je rejoins le clan de ceux pour qui *"si les religions doivent survivre... il faudra qu'elles cherchent au fond même de leurs enseignements ce surplus non-dit grâce à quoi chacune peut espérer rejoindre les autres [...] car c'est en profondeur seulement que les distances se raccourcissent."*

Sadia Messaoui-Barèche